l'identification des cultures qui sont attestées en Arabie préislamique, identification qui se fonde principalement sur la langue des inscriptions. L'auteur fait le point sur les connaissances acquises, avec minutie et de manière exhaustive : son étude pourra servir de référence. Cependant, il aurait pu insister davantage sur la distinction qu'il convient de faire entre les langues écrites et la langue réellement parlée par les auteurs d'inscription. La langue des textes recueillis sur un site ne nous éclaire sur la langue parlée localement que si elle n'a pas été empruntée. Il en est ainsi des tribus et régions qui élaborent leur propre langue écrite, avec une grammaire et une phraséologie originales : Saba' (Ma'rib, Ṣirwāḥ et le Ǧawf), Maʿīn, Qatabān (Bayḥān), le Ḥaḍramawt, al-Fāw (pour les textes non sabéens), Liḥyān, al-Ḥasā' ou aṣ-Ṣafā'. Mais se pose le problème de Ḥimyar, qui écrit le sabéen mais a pu l'emprunter puisque cette langue prestigieuse a été élaborée beaucoup plus tôt et dans une région relativement éloignée.

Le poème de Qāniya auquel J.R. fait allusion (p. 81, n. 1), pièce de 27 vers rimés qu'on peut dater du Ier siècle de l'ère chrétienne (époque où Qāniya était ḥimyarite), est composé dans une langue qui a un article préfixé *hn-*. Celui-ci se retrouve dans le parler ḥimyarite décrit au Xe siècle è. chr. par le savant yéménite al-Ḥasan al-Hamdānī sous la forme *an-*. Dans la mesure où on s'accorde à considérer le ḥimyarite d'al-Hamdānī comme une variété d'arabe — quelque peu déviante il est vrai —, ce pourrait être l'indice que la langue parlée par les Ḥimyarites préislamiques était plus proche de l'arabe que du sudarabique-sabéen. On notera cependant que le poème de Qāniya possède les trois sifflantes (s^1, s^2 et s^3) du sudarabique, de sorte que la réponse ne saurait encore être assurée.

En organisant ce colloque et en publiant ces actes dans des délais raisonnables, l'Université du roi Saʿūd a rendu un service appréciable : on dispose pour les recherches menées sur l'Arabie préislamique d'un état de la question qui date exactement du moment où ces recherches ont commencé à se développer à un rythme accéléré. On peut ainsi mieux apprécier les progrès fabuleux accomplis ces dernières années dans la plupart des disciplines.

Christian Robin
(C.N.R.S., Aix-en-Provence)

Studi yemeniti, 1, raccolti da Pelio Fronzaroli (Quaderni di Semitistica, 14), Firenze, Istituto di Linguistica e di Lingue orientali, Università di Firenze, 1985. 17 × 24 cm., VI + 201 + 13 p., 2 cartes hors-texte et 34 pl. (avec résumés des contributions en langue anglaise et arabe et titre de quatrième page de couverture en langue arabe).

L'Institut de Linguistique et de Langues orientales de l'Université de Florence manifeste depuis quelques années un vif intérêt pour les études yéménites. Le programme de recherche intitulé « Développement et continuité culturelles et linguistiques des établissements humains dans la région d'al-Ḥadâ' (Yémen du Nord) » qu'il a financé au cours des dernières années et dont ce volume est l'aboutissement en est une nouvelle preuve. Après une mission exploratoire en mai 1979, trois campagnes ont été effectuées sur le terrain entre novembre 1981 et février

BCAI 5 (1988) P. Fronzaroli (éd.): Studi yemeniti, raccolti da Pelio Fronzaroli, recensé par Chr. Robin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

1984. Elles regroupaient quatre chercheurs des Universités de Pise et de Venise : Alessandra Avanzini, Stefania Mazzoni, Lidia Bettini et Giovanni Canova.

La première contribution (p. 1-46; fig. 1-6, p. 47-52; pl. 1-14), rédigée par Stefania Mazzoni, traite de l'« Exploration de surface ». L'auteur examine la distribution des sites et conclut qu'elle se comprend en étudiant les voies de communication et les relais qui devaient exister sur celles-ci. Cette explication apparaît un peu trop systématique : il est clair que la localisation de nombreux villages résulte de la présence de terres arables et de ressources en eau suffisantes. A la p. 6, il est fait mention d'une ruine nommée « Silâ' » : cette orthographe, empruntée à Carl Rathjens, est une déformation d'az-Zīla, nom d'un village proche de la ruine. En fait le site archéologique est appelé an-Naḫla al-ḥamrā', appellation devenue courante depuis longtemps dans les ouvrages sur le Yémen antique. S.M. présente également la céramique découverte sur les sites visités : le manque de fouilles stratigraphiques ne permet pas d'aller au-delà de la simple description. Il n'est donc pas question de dater les périodes d'occupation.

Alessandra Avanzini traite de l'histoire ancienne dans une contribution intitulée « Problèmes historiques de la région d'al-Ḥadâ' à la période préislamique et nouvelles inscriptions » (p. 53-115 et pl. 15-34). Elle y fait le point sur la chronologie du royaume de Ḥimyar puis édite les inscriptions qu'elle a découvertes. L'ensemble est solide, plein de bon sens et bien documenté. On regrettera cependant qu'il y manque une étude sur la tribu d'al-Ḥadā' avant l'islam, alors que le titre donne à penser le contraire. Cette tribu est pourtant mentionnée dans les inscriptions sudarabiques. Dans Ja 660/3, *Ḥd'n* (= al-Ḥadā') apparaît dans une liste de tribus d'Arabes nomades au service du roi Šamir Yuharᶜiš (fin du IIIᵉ siècle de l'è. ch.), en compagnie de Maḏḥiǧ et — semble-t-il — de Murād (lire ⟨*Mr*⟩*dᵐ* plutôt que ⟨*Bh*⟩*lᵐ*). A la même époque, des membres des deux lignages qualifiés par la *nisba* au masculin duel *ḥd'ynhn* (les Ḥadā'ites) font une dédicace dans le grand temple confédéral sabéen de Ma'rib (Ir 16/1). Il est clair que, vers 300, la tribu n'est pas considérée comme sudarabique mais qu'elle se trouve déjà dans la mouvance sabéo-ḥimyarite. D'après les traditionnistes arabes médiévaux (Ibn al-Kalbī en tout premier), al-Ḥadā' se rattache à la vaste confédération des Maḏḥiǧ, soit par Saᶜd al-ᶜAšīra soit par Murād : c'est donc bien à l'origine une tribu du désert, de langue arabe. Dans la région qu'elle occupe aujourd'hui, elle est arrivée entre le IVᵉ et le Xᵉ siècle (date à laquelle elle y est déjà implantée, comme en font foi les ouvrages d'al-Ḥasan al-Hamdānī). Ces observations permettent de replacer dans une perspective historique les données linguistiques recueillies par la Mission italienne.

Quatre des quelque 30 inscriptions que publie A.A. présentent un grand intérêt historique. Les textes Av. Aqmār 1 et 2 permettent enfin de localiser la tribu $S^2ddᵐ$ avec précision, dans la région du ǧabal Isbīl, et d'identifier avec certitude les qayls de cette tribu, les banū $S^1mhs^1mᶜ$ (voir Chr. Robin, dans *Ṣayhadica*, Paris, Geuthner, 1987, p. 139-140). En outre, le premier de ces deux textes mentionne un roi du Iᵉʳ siècle de l'è. ch. qui était mal connu et surtout deux de ses fils, S^2mr et $Lᶜzᵐ$, qui ne l'étaient pas. A.A. se demande si ce S^2mr ne pourrait pas être identifié avec le ⟨S^2mr⟩ $Yhrᶜs^2$ de CIH 353 (p. 83) : c'est tout à fait invraisemblable puisque ce dernier est contemporain de la bataille de *Kwrnhn* (CIH 353/12 et Ir 17/2), qu'on peut dater avec certitude de la fin du IIIᵉ siècle è. chr. Quant à l'identification de $Lᶜzᵐ$ avec le souverain de CIH 40/6 (p. 83), elle paraît douteuse.

BCAI 5 (1988) P. Fronzaroli (éd.): Studi yemeniti, raccolti da Pelio Fronzaroli, recensé par Chr. Robin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

L'inscription fragmentaire Av. Būsān 6 contient le nom d'un roi sabéen ancien : elle prouverait que la région dépendait de Saba' (et non de Qatabān) à haute époque, si on pouvait être sûr qu'elle n'a pas été déplacée (crainte formulée par l'éditeur, p. 76). Av. Naʿḍ 9 enfin mentionne un certain Naša'karib Yuha'min Ibn Gurat, qayl de la tribu *Ḏmry,* qui pourrait bien être identifié avec l'auteur de Ja 643 + 643 bis et avec le souverain homonyme (voir Chr. Robin, *ibid.*, p. 146).

La troisième contribution, par Lidia Bettini, s'intitule « Notes sur l'arabe parlé à Baraddûn » (p. 117-159) et la quatrième, par Giovanni Canova, « Témoignages hilaliens dans le Yémen oriental » (p. 161-185). Grâce aux textes qu'elles comportent, la connaissance des dialectes arabes du Yémen central fait de notables progrès; quant à la « Geste des Banû Hilâl », dont l'étude mobilise un nombre de plus en plus grand de chercheurs, la voilà qui s'enrichit de données entièrement nouvelles puisées à la source, en Arabie.

Cette publication de qualité, qui fait honneur à l'Université de Florence, a également comme mérite d'avoir été publiée très rapidement. On ne regrettera qu'une seule chose : la médiocrité des deux cartes hors-texte. La seconde, de plus, comporte une erreur : le site de Baynūn ne se trouve pas à 9 km. au sud-sud-ouest d'al-Baraddūn mais à 6 km. au nord-est.

Christian Robin
(C.N.R.S., Aix-en-Provence)

Michael Cook, *Muhammad.* Oxford, Oxford University Press, 1983. 94 p.

Il y aurait en principe peu à dire, à des spécialistes, de ce genre d'ouvrage. Entrant dans une (belle) collection anglaise de vulgarisation (*Past Masters*), il aurait dû se limiter à faire le point, pour un public large, de ce que nous pouvons savoir sur Muḥammad. L'auteur pouvait alors, assez naturellement, prendre quelque distance par rapport à la littérature hagiographique et tenter, comme l'ont fait déjà nombre d'historiens, de recomposer une image possible du fondateur de l'islam. Il eût nuancé les traits d'une silhouette difficile à cerner, et eût présenté rapidement, sur tel ou tel point important d'interprétation, son choix et ses raisons ... M. Cook ne fait rien de cela, et c'est sa démarche elle-même qui nous intéresse.

Quelques considérations générales sur le monothéisme introduisent à la question de l'émergence, en Arabie occidentale, d'une croyance si motivante en un seul Dieu (chap. 1). Une imprégnation monothéiste, qui avait commencé bien avant la naissance de Muḥammad, avait deux vecteurs possibles : les contacts avec les empires byzantin (chrétien) et sassanide (partiellement christianisé), l'existence de communautés juives en Arabie elle-même. Cependant les sociétés arabes restaient, au temps de Muḥammad, majoritairement polythéistes. Le brusque triomphe du monothéisme muḥammadien ne peut guère, constate M. Cook, s'expliquer par une infiltration sur la longue durée ... La question reste, provisoirement, en suspens.

Vient ensuite la biographie de Muḥammad, résumée en ses actes les plus saillants, d'après surtout la *Sīra* d'Ibn Isḥāq (chap. 2 : 12 pages sur les 94 de l'ouvrage!). Les chapitres suivants sont consacrés aux effets de rationalisation de la révolution monothéiste arabe. Le chap. 3 reprend à gros traits la vision stable de l'univers islamique, avec une définition très déshumanisée

BCAI 5 (1988) P. Fronzaroli (éd.): Studi yemeniti, raccolti da Pelio Fronzaroli, recensé par Chr. Robin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net